

raisonnable, et bâtir en dehors d'elle — soit pour arriver à la conclusion d'une séparation absolue entre les religions thrace et gète, soit pour faire de Zalmoxis un dieu du ciel, dont le culte n'attesterait aucun élément chthonien et l'eschatologie ne ressemblerait à aucune autre eschatologie du monde antique — c'est donner à la fantaisie libre carrière. Dans le cas spécial de M. Marinescu-Nour, ce travers est encore aggravé par sa médiocre connaissance de la littérature du sujet et par son invraisemblable ignorance du grec. C'est à cette dernière particularité de notre auteur que nous devons le privilège d'apprendre que *γλυνομαί* signifie „avoir vécu" (p. 25), et c'est toujours à elle qu'il faut imputer — dans la transcription des nombreuses citations — une orthographe si barbare, qu'à elle seule elle suffirait à compromettre un travail historique, fût-il mieux fait que ne l'est le livre de M. Marinescu-Nour.

D. M. Pippidi

EM. CONDURACHI, *Monumenti cristiani nell'Illyrico* (Tirage à part de l'*Ephemeris Dacoromana*, IX) Roma, Libreria di Scienze e Lettere, 1940, 118 p., 80 gr.

Le mémoire que M. Condurachi vient de publier dans le dernier volume paru de l'*Annuaire de l'École roumaine de Rome* représente une ample enquête sur les origines chrétiennes dans les régions dalmato-pannoniennes de l'Empire, — une enquête embrassant à la fois les documents épigraphiques et les vestiges monumentaux : picturaux, sculpturaux et architecturaux. De cette enquête, poursuivie avec une méthode apprise à l'école des meilleurs maîtres et une richesse d'information impressionnante, il se dégage l'image d'une vie spirituelle complexe, entretenue dans le creuset de races qu'a été l'Illyrique par des éléments d'origines et de cultures différentes. Aussi le caractère composite de la civilisation développée sur la côte orientale de l'Adriatique confère-t-il au christianisme de ces contrées un caractère spécial, sinon sous le rapport du dogme (bien que les réminiscences païennes, classiques et orientales, n'y soient pas rares), du moins en ce qui concerne la manière dont il se reflète dans la sensibilité de la population, à commencer par ces documents révélateurs que sont les inscriptions funéraires et à finir par les monuments destinés à exalter la nouvelle croyance : peintures, mosaïques, sculptures et édifices.

Avec une minutie dont cette note rapide ne saurait donner qu'une idée imparfaite et une érudition capable de lui offrir, tour à tour, des comparaisons instructives et des rapprochements révélateurs, M. Condurachi ne s'est pas uniquement contenté d'enregistrer le caractère insolite des vestiges étudiés, mais, d'un cas à l'autre, il a cherché et réussi à déceler la cause générale ou l'influence particulière susceptible de l'expliquer. De ce point de vue, les pages où sont mis en lumière les rapports de l'architecture illyrienne avec les monuments religieux de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Egypte, ou les influences occidentales, également incontestables, me paraissent du plus haut intérêt. Une fois de plus, elles confirment le rôle d'intermédiaire dévolu à la région illyrienne, véritable carrefour de civilisations ; une fois de plus, — après l'important mémoire de M. Dăicoviciu, *Gli Italici nella provincia Dalmatia*, — elles illustrent la participation de l'École roumaine de Rome à l'exploration d'une province dont la position géographique — dans la mesure où les habitants de la côte orientale de l'Adriatique ont pu participer à la colonisation de la Dacie Trajane — fait de toute recherche qui lui est consacrée une contribution à la plus ancienne histoire de la terre roumaine.

D. M. Pippidi